

Chronique littéraire

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **40 (1911)**

Heft 17

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

cratie en l'éclairant dans ses lectures, dans ses voyages et surtout dans l'exercice de ses droits civiques. Le chemin parcouru, les expériences tentées par ceux qui l'ont précédé orienteront ses efforts, le mettront en garde contre les écueils et lui feront mesurer la tâche qu'il doit remplir et la responsabilité que lui confèrent ses droits.

Enfin, l'histoire est la meilleure école de *patriotisme* : elle fait comprendre, ce qui est mieux encore, elle fait sentir à l'enfant ce qu'est la patrie. Elle lui fait aimer la terre où il est né, elle fait battre son cœur d'enthousiasme, elle l'enracine. « Nous avons, disait Pestalozzi, des écoles de lecture, d'écriture, mais nous n'avons pas, ce qui est l'essentiel, des écoles pour former des hommes. » L'histoire, si elle est enseignée avec clairvoyance, peut certainement contribuer à former une génération forte et éclairée, aimant son pays, désireuse de travailler à sa prospérité, de produire des actes généreux et de hâter ainsi l'évolution lente qui conduit les peuples vers un meilleur avenir.

(*A suivre.*)

Alphonse WICHT.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Le maître d'école, roman par Georges Beaume

Un Français ne sait pas vivre sans faire de la politique, et les personnages que M. Georges Beaume a créés dans son roman échappent d'autant moins à cette habitude qu'ils demeurent dans le Languedoc, où les passions sont vives et où la conversation, commencée sur un ton amical, peut tourner brusquement en chicane sous le plus fallacieux des prétextes. Les gens de là-bas, d'après notre auteur, sont plus ou moins bourrés de théories avancées et révolutionnaires ; le maire, en même temps que sa grosse bedaine et ses doigts chargés de bagues, promène parmi ses administrés des idées tout à fait subversives et tendancieuses ; le cosse propriétaire Barrière, délégué cantonal, est enfoncé jusqu'aux oreilles dans une mare d'utopies saugrenues ; le brutal et hirsute La Farce, maraudeur de son état, se trouve être un anarchiste de la pire catégorie ; le menu peuple ne dit pas grand chose : il manifeste, de temps à autre, des opinions assez variées au moyen de rassemblements où des cris divers sont poussés. Notre instituteur, M. Potter, fils d'Alsaciens émigrés après la guerre, oppose à cette

effervescence méridionale son bon sens, son sang-froid, son patriotisme calme et généreux ; et il sort de la lutte vainqueur, mais non sans égratignures.

Quelquefois néanmoins, si on ne le dérange pas trop et s'il n'est pas à sa vigne, il fait la classe. Nous aurons sans doute plus d'intérêt à le suivre sur ce terrain que sur celui de la politique. A dire vrai, la portion du livre qui nous montre le maître dans l'exercice de ses fonctions n'est de loin pas la plus considérable. Pourtant, jusqu'à aujourd'hui, j'avais toujours cru que c'était là l'occupation principale d'un maître d'école. Il y avait probablement erreur.

M. Potter n'en est pas à ses débuts dans l'enseignement ; voici vingt ans déjà qu'il dégrossit et façonne de son mieux les bouillantes cervelles des jeunes Languedociens. Aussi il connaît à merveille la manière de s'y prendre pour amener leur intelligence dans le cadre de ses idées.

Le premier jour de classe est employé à mettre la communication entre le maître et les enfants. « — Ce matin, nous ne pourrons guère travailler. Racontez-moi un peu ce que vous avez fait pendant vos vacances : vous êtes-vous bien amusés ? »

Les élèves, d'abord timides puis confiants racontent leurs travaux et leurs jeux, exposent leurs petites prouesses et une sereine et cordiale intimité s'établit. Voici que doucement se réveille « la pensée du devoir, de l'affection mutuelle qui sommeillait depuis deux mois entre les murs de l'école. »

L'instituteur alors leur parle de la patrie, de la terre natale qui, par ses lignes familières, a fait l'éducation de leurs yeux et, par les fruits dont elle se couvre, a fait leur corps solide et fort ; avec tout son cœur et toute son âme, il leur dit la beauté et la grandeur de la terre de France, la gloire qui monte des siècles passés et l'espoir qui regarde vers l'avenir.

Et, peu à peu, les têtes se dressent, les yeux se fixent attentifs sur le maître qui parle de la sorte, qui les attire par sa robuste et rustique éloquence, jusqu'au moment où sa voix s'arrête avec ces mots :

« Allons, je vous ai un peu fatigués. Si nous allions nous amuser dans la cour ? »

Sans doute, à ce taux, on n'avance pas beaucoup dans l'étude du programme d'arithmétique ou de grammaire, mais à coup sur, c'est là une heure bien employée. Et aujourd'hui que les jeunes gens de chez nous ne connaissent guère la patrie que par les contraintes brutales du service militaire, ne serait-il pas bon de leur en parler quelquefois

dans la salle d'école? Ne pourrait-on pas mettre, à côté des leçons de géographie et d'histoire, des leçons qu'on pourrait appeler de morale civique, laquelle ne serait pas une rivale de la morale religieuse, mais bien plutôt un corollaire de celle-ci?

Il y aurait bien des choses encore à ramasser dans ces quelques pages; nous y verrions la franche bonhomie de l'instituteur envers les enfants, la façon dont ceux-ci, parfois grossiers et taquins, se laissent peu à peu gagner par ce caractère généreux qui se dépense sans compter et qui s'exprime si naturellement et si aimablement; nous les suivrions lors de leurs excursions du jeudi où les élèves s'en vont par les champs avec leur maître; celui-ci leur montre la beauté diverse du pays, les richesses qu'il contient, ses parures naturelles et ses vieilles ruines et la poésie éparse sur les choses.

L'intrigue du livre est menée avec un art parfait; elle traverse les situations les plus embrouillées sans jamais sortir de son petit chemin et sans qu'on la perde de vue. Le style, qui rappelle un peu la manière de René Bazin, coule clair et limpide, sans prétentions comme sans défaillances.

Arrivé à cet endroit, le bienveillant lecteur qui prend la peine de parcourir ma critique se dit en fronçant les sourcils et en laissant éteindre son cigare :

Vous avez, Monsieur, sournoisement insinué, au début de cet article, qu'il s'agissait d'un roman. Où est-il, ce roman? Vous nous parlez d'abord de politique, ensuite de pédagogie et maintenant de littérature! Vous ne dites pas un mot du roman?

Cher lecteur, tu espérais, pour sûr, que je te servirais une épicee et croustillante histoire d'amour; je ne veux point t'avoir montré l'os sans te le donner et t'avoir parlé de roman sans t'en laisser voir un peu. Voici : Léopold, le fils de Potter, est tout à fait épris de Jeanne, la fille de Barrière, le délégué cantonal. Mais la fleur d'amour qu'ils cultivent, semblable en cela à celle que font grandir Roméo et Juliette dans le drame de Shakespeare, est gênée dans sa croissance par la rivalité politique des parents. A la fin, en face du malheur commun de l'inondation qui dévaste la contrée, les familles font la paix, les deux jeunes amoureux s'épousent, et tout fait présumer qu'ils auront de beaux et nombreux enfants.

Au surplus, afin de ne pas être taxé de partialité à l'égard de mon auteur, j'avouerai que tous les dialogues qu'on

trouve dans son roman ne sont pas également bien réussis. Témoin cet exemple :

« Nous aurions retardé ce conflit jusqu'au jour...
... où toi et moi n'aurons plus qu'une seule âme. »

Il y a lieu de se demander combien de répétitions ont dû faire les deux interlocuteurs, de manière à ce que le second sache exactement ce que veut dire le premier, et à quel endroit précis il devra reprendre la phrase interrompue pour la mener à bonne fin. Jean RISSE.



NOS MÉTHODES ET NOS MOYENS D'ENSEIGNEMENT

(Suite.)

La brochure qui paraîtra dans le tirage à part, était bien faite pour mettre le feu aux poudres.

C'était une déclaration de guerre et voici, d'après les chroniqueurs de l'époque, le procès-verbal de cette mémorable bataille pédagogique :

M. Plancherel ouvre la discussion par la lecture des conclusions de son rapport sur le livre de lecture.

La salle du Tribunal, mise à notre disposition, était comble, car les débats promettaient d'être intéressants. Il s'agissait de ce manuel qui a eu le don de soulever plusieurs orages grâce à l'influence d'un certain personnage.

Parlons-en puisque l'occasion se présente. Nous serons très court.

Il y a déjà plusieurs années, la Direction de l'Instruction publique avait résolu de publier une série de manuels d'instruction primaire, sous le titre de livres de lecture. Le rédacteur du *Bulletin pédagogique* fut chargé d'en élaborer le plan complet. Ce plan a été soumis à la Commission et approuvé. La publication du premier livre ne rencontra aucune difficulté. Mais lorsque le manuscrit du 2^{me} degré fut présenté à l'approbation de l'autorité, un membre de la Commission des études commença une opposition vive, tenace, acharnée, qui subsiste encore. Les critiques portaient d'abord sur le travail même. On s'attaqua bientôt à la méthode : on voulait conserver des manuels spéciaux pour la grammaire, l'histoire, la géographie, etc. Enfin, on alla plus loin ; bientôt après, on repoussa tout livre de lecture. La Bible, le catéchisme, les Devoirs du chrétien, voilà les seuls ouvrages qui devaient être tolérés dans nos écoles comme livres de lecture. Les nouveaux manuels, celui du 1^{er} et du 2^{me} degré, ne revêtaient aucun caractère confes-